

## Les *phrases marquantes* chez Annie Ernaux : de l'hyperconscience de la langue à la transfugivité linguistique dans *La Honte*

Maribel Peñalver Vicea

University of Alicante, Spain

Facultad de Filosofía y Letras

Campus Universitario de Sant Vicent del Raspeig

B.P. 99, 03080 – Alicante

Universidad de Alicante, España

E-mail: [mi.penalver@ua.es](mailto:mi.penalver@ua.es)

ORCID: <https://orcid.org/0000-0001-6275-0059>

ROR : <https://ror.org/05t8bcz72>

**Résumé :** Il y a des paroles qui frappent le sujet qui les entend, des paroles qui blessent le destinataire à jamais. Dès son enfance, Annie Ernaux a été marquée par des paroles percutantes qui ont traversé son existence. Néanmoins, l'écriture lui a permis d'alléger le poids que ces mots ont laissé dans sa mémoire. Le corollaire en a été une langue qui relève de l'hyperconscience linguistique, c'est-à-dire une sensibilité fort développée quant à la prise de conscience de l'utilisation de la langue dans le texte littéraire. Cet article s'attache à l'hyperconscience linguistique dans *La honte* (1997) d'Annie Ernaux en tant que cristallisation des paroles marquantes intériorisées autrefois par l'auteure.

Concernant la méthodologie, le cadre théorique employé est principalement l'analyse du discours, tel que décrit dans J. Authier-Revuz (2019, 2005). On ne pourra faire abstraction de la psychanalyse dont la notion de « phrase marquante » a été mise en place par J. A. Miller (2024). Dans le domaine littéraire, les publications de L. Gauvin sur la notion de « surconscience linguistique » ont nourri notre recherche.

**Mots-clés :** Conscience de classe, transfugivité linguistique, hyperconscience linguistique, phrase marquante.

**JEL Code:** G35

### *Phrases marquantes* in Annie Ernaux : From the Hyperconsciousness of the Language to a linguistic transfugivité in *La Honte*

**Abstract.** Some words can hurt, and they can hurt their receiver forever. From childhood, Annie Ernaux has been marked by the hard-hitting words that have had a bitter impact on her life. Yet writing has enabled her to overcome the burden of these words, the corollary being a language permeated by linguistic hypersensitivity, that is, a highly developed sensitivity to the use of language in literary texts. This article focuses on the role of linguistic hyperconsciousness in Annie Ernaux's *La Honte* (1997) as a reflection of those hurting words that have been stored up and internalized in the author's mind.

From a theoretical viewpoint, this study draws mainly on the strengths of discourse analysis, as described in J. Authier-Revuz (2019, 2005), as well as on psychoanalysis, the notion of phrase marquante being originally introduced by psychoanalyst J.-A. Miller. In the literary field, the study builds upon L. Gauvin's work on the notion of *surconscience linguistique*.

**Keywords:** Class Consciousness, linguistic Transfugivity, linguistic Hyperconsciousness, the *phrases marquantes*.

## Cadre conceptuel

### L'hyperconscience linguistique

C'est dans le champ de la psychologie que J.E. Gombert a défini la « conscience métalinguistique » comme « un sous-domaine de la métacognition qui concerne le langage et son utilisation, autrement dit comprenant 1. les activités de réflexion sur le langage et son utilisation ; 2. les capacités du sujet à contrôler et planifier ses propres processus de traitement linguistique » (1990, 27).

Dans le champ de la linguistique, Michel Arrivé, lecteur très averti de Saussure, a réfléchi, tout d'abord, à la notion de conscience de la langue et d'inconscient chez le père de la linguistique, ainsi que chez J. Lacan et S. Freud. Dans son article intitulé « "Conscience de la langue" et inconscient chez Saussure », il reprend la définition de Loïc Depecker : « la conscience que les sujets parlants ont de la langue et des unités qu'ils identifient. Et qu'ils expriment dans la parole » (Depecker 2009 : 124). M. Arrivé met en évidence la capacité réflexive de la langue identifiée par Saussure : « La conscience de la langue est donc une conscience réflexive : c'est d'elle-même que la langue a conscience [...] car la langue est à la fois le sujet et l'objet de sa propre conscience » (Arrivé 2012 : 7), c'est-à-dire, la langue constitue sa propre métasémiotique. Mais c'est la lexicographe et sémioticienne Josette Rey-Debove qui a consacré, en 1978, une vaste étude au sujet du métalangage dans son ouvrage intitulé *Le métalangage. Étude linguistique du discours sur le langage*, où elle montre, d'un point de vue sémiotique, l'existence d'une prise de conscience de l'utilisation de la langue en tant qu'objet et outil, et des problèmes que pose le discours sur la langue, c'est-à-dire la « conscience métalinguistique » (1997, 22). Concernant les notions « conscience métalinguistique », « surconscience linguistique » et « hyperconscience linguistique », elles évoquent la même notion, mais nous emploierons ce dernier terme, car s'il semble évident que les écrivains plurilingues développent une conscience métalinguistique aiguë, ce n'est pas toujours le cas chez l'écrivain monolingue ; la langue d'Ernaux est un bon exemple de conscience métalinguistique aiguë ou d'hyperconscience linguistique.

Dans le champ littéraire, la notion de « surconscience linguistique » (Gauvin 1997 : 8) a suscité un grand intérêt à partir des années 1980 lors de l'essor des littératures migrantes. De surcroît, leur épanouissement a contribué chez l'écrivain migrant (francophone) à une conscientisation du caractère concurrentiel entre le français, en tant que langue d'expression, et les langues autres que la langue française (maternelle, paternelle, natale ou étrangère). Lise Gauvin montre que l'écrivain migrant (plurilingue) est « condamné à penser la langue » (Gauvin 2007 : 76), à réfléchir sur son rapport aux langues, sa conscience métalinguistique étant « l'essentiel de la communication poétique [...] » (Rey-Debove 1997 : 288). L. Gauvin a défini la « surconscience linguistique » par la « conscience de la langue comme territoire imaginaire à la fois ouvert et contraint » (2023, 42). Elle a conféré à cette notion une connotation littéraire qui comprend « un sentiment de la langue, une pensée de la langue et un imaginaire de la/des langues » (2023, 42), s'éloignant de la définition de Gombert.

L'écrivain « possède une *intelligence verbale* très développée. Or, ce type d'intelligence semble être lié notamment à la *conscience métalinguistique* qui a également un niveau de développement très élevé chez un écrivain » (Anokhina et Sciarrino 2018 : 15). Bien qu'il s'agisse d'un phénomène cognitif marqué chez les écrivains, ils ne la développent pas tous avec la même intensité, et elle ne se manifeste pas uniquement chez l'écrivain plurilingue. La surconscience linguistique peut devenir un « espace de fiction voire de friction : soit un imaginaire de et par la langue » (Gauvin 2023 : 12). Mais ce type de conscience peut jaillir aussi de manière plus marquée chez l'écrivain monolingue, comme c'est le cas d'Ernaux.

Dès son enfance, l'auteure a été marquée par des paroles marquantes l'ayant traumatisée, mais l'écriture lui a permis d'alléger le poids que ces mots ont laissé dans sa mémoire. Le corollaire en a été une langue qui relève de l'hyperconscience linguistique, c'est-à-dire une sensibilité exacerbée quant à la prise de conscience de l'emploi de sa langue dans le texte littéraire, et quant à la mise en discours des paroles marquantes. Cet article s'attache à l'hyperconscience linguistique dans *La honte* (1997) d'Annie Ernaux

en tant que transposition des paroles marquantes intériorisées autrefois par l'auteure. Nous verrons la façon dont la déchirure de sa *transfugivité* (Ernaux 2022) a cristallisé une *transfugivité linguistique*. Notre corpus, nullement exhaustif, est numérisé de 115 occurrences issues de *La honte* (1997)<sup>1</sup>. Dans cette recherche nous travaillons avec l'édition numérique datée de 2011, dont le numéro d'édition 238884.

### La phrase marquante

C'est en 2024 que Jacques-Alain Miller formule pour la première fois l'expression « phrase marquante » à laquelle il confère un statut conceptuel. D'après le psychanalyste, la phrase marquante « fait événement, un événement de parole. Une phrase est marquante si elle est, pour le sujet, propulsive. Elle l'engage dans la voie qu'il suivra inexorablement, elle lui fait un destin dont seule son analyse est susceptible de le délivrer, à moins qu'à ce destin il n'acquiesce » (Miller 2024). La phrase marquante vient ainsi s'imposer au sujet qui la reçoit, car elle dit « la vérité d'un énonciateur à qui il arrive quelque chose qu'il ne savait pas avant, dans les mots qu'il choisit de dire/écrire [...], avec la part de non-maîtrise, d'imprévu, de découverte, de risque que cela comporte [...] » (Authier-Revuz 2005 : 122). Voici pourquoi, en tant que propulsive, la phrase marquante est balisée typographiquement dans le discours, car « marqué » est en réalité le sujet qui la reçoit, affirme Miller (2024). Disons qu'il existe ainsi des mots qui opèrent et des mots inopérants, mais c'est lorsque les mots frappent le sujet qu'ils font vraiment effet, comme l'affirme Lacan : « Il faut qu'il y ait quelque chose dans le signifiant qui résonne » (2005 : 17). Nous nous permettons de détourner l'aphorisme lacanien : « Il y a des direx qui opèrent, il y a des direx sans effets ». L'insulte devient un mot marquant si elle prend la place du nom propre du sujet.

J. A. Miller rappelle dans son intervention qu'en linguistique on parle de *mots-phrases*. (Miller, 2024). Nous préférons dans ce contexte le terme « mot » en tant qu'hyperonyme de « phrase marquante », parole, séquence linguistique, etc., dans toute son extension, que ce soit à l'oral ou à l'écrit, car il s'agit ici du texte littéraire, même si nous emploierions indistinctement mot, parole ou phrase. Bien que la définition de phrase marquante émerge du dispositif psychanalytique lors de l'interaction verbale (et intime) entre le patient et le psychanalyste, on peut transférer ce dispositif vers l'écrit, plus particulièrement vers le champ littéraire de l'écrivain. C'est lorsque l'écrivain s'attelle à la mise en mots d'un événement traumatique vécu qu'il ressent le besoin pulsionnel du recours à des mécanismes discursifs, dont « l'autonymie ». De surcroît, Ernaux souligne le poids des « phrases qui se sont fixées » (H) pour elle, faisant de sa langue littéraire l'espace de réflexion privilégié moyennant ces mécanismes de défense. Les mots ne sont marquants, insiste le psychanalyste, « que pour autant qu'ils ne sont pas oubliés » (Miller 2024).

À partir de la définition proposée par Miller, un « mot marquant » sera, par extension, un mot ou un groupe de mots qui frappe le sujet, pouvant déterminer sa trajectoire vitale. Laisant dans sa mémoire une empreinte indélébile, le mot marquant traverse l'existence du sujet. Ce qui rend un mot marquant n'est pas son caractère véridique, mais la façon dont il rencontre la position de jouissance du sujet. Un mot sera marquant parce qu'il demeure inexprimé pour le sujet, ce qui devient essentiel pour alléger sa douleur. L'écriture d'Ernaux regorge de mots marquants qui ne cessent de résonner dans sa mémoire, tel que l'on sait. Ce sont des mots qui relèvent de la douleur et de la honte, où les punitions et les impositions s'étendaient jusqu'à « l'hexis corporelle » (Charpentier, 2022). Un mot marquant n'est pas toujours nécessairement le corollaire d'un trauma violent, mais il peut dériver aussi d'un sentiment de frustration ou d'humiliations dont l'auteure a souffert pendant très longtemps, tel qu'il est ici dans *La Honte*. Dans le passage suivant Ernaux parle de la maîtresse la plus terrible de l'école :

Le reste, orthographe, histoire, calcul, est dispensé sans amour, avec rigueur et violence, doit être appris dans la douleur en vue de la réussite à l'examen diocésain, organisé par l'épiscopat, qui fait pendant à celui d'entrer en sixième de l'école publique. Les parents la craignent et louent une dureté qui s'exerce dans la plus parfaite équité. Les élèves

---

<sup>1</sup> Toute référence à ce texte numérique sera désormais placée entre parenthèses portant le sigle H.

tirent orgueil de dire qu'elles sont dans la classe de la maîtresse la plus terrible de l'établissement, comme d'un martyr supporté sans broncher (H).

Dans ce contexte de censure, elle n'a pas d'autre choix que de bien retenir des « phrases qui unissent mystérieusement le corps à l'avenir, au reste du monde [...] et naturellement à la nature [ainsi que] les menaces affectueuses sévères aux enfants [...], les railleries qui écartent les manifestations de tendresse » (H), écrit Ernaux dans *La Honte*. Par suite de tant de menaces et de violence verbale, il ne lui reste qu'à raconter avec la même précision (linguistique) apprise, c'est-à-dire qu'à citer les mots « propres » au moyen d'un balisage typographique, qui l'ont marquée. À cet égard, elle écrit précisément dans *L'Écriture comme un couteau* qu'il existe « un "pointage" du rôle hiérarchisant du langage auquel on ne prête généralement pas attention, par l'utilisation des guillemets » (2003 : 79). C'est ce même pointage (ou balisage typographique) qui sera analysé dans cette recherche, en tant que frontière sociale et langagière pour l'écrivaine. Le mécanisme de l'autonymie fait dans ce sens porter l'attention sur les événements discursifs. En dépit de l'opacification qu'il peut entraîner, Ernaux n'a pas hésité, comme nous le verrons, à s'en servir pour s'éloigner ou se rapprocher des objets nommés. Et si les mots marquants reviennent à sa mémoire, c'est parce qu'ils « ont toujours été là, sous le couvert du refoulement » (Miller 2024). Ces circonstances ont contribué dans la langue d'Ernaux au développement d'une hyperconscience linguistique exemplaire.

Avant d'aborder notre analyse, nous nous permettons de présenter brièvement l'auteure.

Nobélisée de littérature en 2022, lauréate du prix Renaudot pour *La place*, Ernaux est aujourd'hui l'une des figures majeures de la littérature française contemporaine. Écrivaine féministe, ayant inspiré de nombreuses auteures, elle est considérée comme « la mère de l'autofiction sociologique contemporaine » (France Culture 2021). « Égérie des "transclasses" » (France Culture 2021), Ernaux est très engagée politiquement. Elle a soutenu publiquement J. L. Mélenchon pendant la présidentielle en 2022. Ses livres ne remplacent pas l'engagement, car l'écriture constitue, comme elle l'affirme, une « activité politique » (Ernaux 2003 : 46) et performative, susceptible de changer le monde, ainsi que de « conforter l'ordre social, moral, existant » (Ernaux 2003 : 46).

Son roman *La Place* véhicule la voix de « toute une classe sociale ouvrière au travers des mots enchâssés dans la trame du récit » (Ernaux 2003 : 79), a-t-elle écrit. Issue d'une famille ouvrière, Ernaux « est devenue, grâce au capital culturel acquis par le biais de l'école, "une métis social", une "déclassée par le haut", ou encore une "transfuge de classe", comme elle aime souvent à se définir elle-même » (Charpentier 2022). Son expérience à l'école, privée et catholique, lui permettra de prendre très tôt conscience des différences de classe (sociale) et des discriminations qui en découlent, dont la langue et son rôle autoritaire : « c'est sans doute au travers de la fréquentation de l'école privée – jusqu'en classe de première – que j'ai découvert bientôt dans la honte et l'humiliation qui me frappaient, à une époque où l'on ne peut que ressentir, non penser clairement, les différences entre les élèves » (Ernaux 2003 : 43).

Nous verrons comment sa « transfugivité » (Ernaux 2022) cristallise une transfugivité linguistique. La langue d'Ernaux traduit la déchirure entre l'univers d'un milieu social ouvrier (auquel elle a appartenu) et celui d'un milieu social supérieur, celui qu'elle atteint moyennant ses études, « *ce qui atteste le caractère essentiel, irrémédiable en elle [moi] de la transfugivité [j'assume le néologisme], renforçant sa [ma] certitude que le social prime* » (Ernaux 2022). À cause de cette ascension intellectuelle, sa conscience de classe évolue vers une conscience de « trahison de classe », aboutissant à une hyperconscience linguistique, miroir de sa culpabilité et de sa honte.

Dans le roman *La Honte* Ernaux raconte l'incident qui a failli tourner au drame et a bouleversé son adolescence. Voici un premier extrait :

(1) Ensuite, nous nous trouvons de nouveau tous les trois dans la cuisine. Mon père est assis près de la fenêtre, ma mère est restée debout près de la cuisinière et je suis assise au bas de l'escalier. Je pleure sans pouvoir m'arrêter. Mon père n'était pas redevenu normal, ses mains tremblaient et il avait sa voix inconnue. Il répétait « pourquoi tu pleures,

je ne t'ai rien fait à toi ». Je me rappelle une phrase que j'ai eue : « Tu vas me faire gagner malheur. » Ma mère disait. Allons, « c'est fini ». (H)

Dans ce fragment, les paroles citées sont littérales. Il s'agit du discours rapporté direct. La lisibilité de ces énoncés cités repose sur les indices typographiques des guillemets. L'extrait rappelle la suite de la scène primitive du trauma vécu par l'énonciateur, ici l'auteure : la petite Annie, âgée de douze ans, sera témoin d'une violente dispute entre ses parents, où son père a failli tuer sa mère. On peut constater ici que les mots entre guillemets sont des phrases marquantes qui ne cessent de revenir à la mémoire de l'auteure. Rapporter les mots d'autrui comporte ainsi un pacte implicite de fidélité envers les paroles prononcées autrefois. D'ailleurs, citer les paroles d'autrui traduit une double énonciation. Le discours d'autrui, ici son père, traverse l'énonciation de l'auteure qui n'a pas oublié ses mots. Dans ces phrases marquantes, l'emploi de l'autonymie (et son « pointage ») vient ériger une (sorte de) « frontière sociale » (Authier-Revuz 1995 : 455) permettant à l'auteur de s'éloigner des mots hypocrites de son père. C'est J. Rey-Debove qui propose une définition très pratique de l'autonymie : « Prenez un signe, parlez-en, et vous aurez un autonome » (1997 : 144).

Notons effectivement la façon dont le père pathétise ses propres mots, de manière hypocrite, pour obtenir le pardon de sa fille. Au moyen du « pointage », ces phrases marquantes ne cachent pas la langue d'un père autoritaire. Le choix de l'expression « gagner malheur », issue du patois de son père dont l'auteure a honte, n'est pas un acte innocent de sa part (d'Ernaux). Elle y évoque précisément les connotations négatives rattachées au parler de son milieu d'origine, comme le rappelle aussi B. Havercroft (2005 : 13). Soucieuse de l'insécurité sémantique que peut susciter cette locution chez le lecteur, Ernaux insère une note de bas de page (note 1) en éclairant sa signification. L'emploi de l'autonymie (notons les termes métalinguistiques : se rappeler, une phrase) relève de la honte et une mise à distance du père. C'est donc sur le refus de la langue de son père, le patois, mais aussi de la langue d'un père autoritaire, que la narratrice a opéré une *transfugivité linguistique*, miroir de sa transfugivité sociale. Ces phrases marquantes se sont élaborées « dans – et de – l'espace discursif extérieur du déjà dit (ou du "dit ailleurs") » (Authier-Revuz 1995 : 236) ; « des mots enchâssés dans la trame du récit » (2003 : 79), comme elle les appelle aussi. Le discours rapporté fait partie de l'« étagement interne de l'énonciation » (Authier-Revuz 2019), dont ce fragment est un exemple. *La Honte* affiche, de manière exemplaire, le cheminement des mots marquants venant de l'ailleurs (de l'école, du père, de la religion).

(2) Il y avait pour moi d'autres classements que celui du carnet de notes, ceux qui, à vivre dans un groupe, s'élaborent au fil des jours et se traduisent par « j'aime », « je n'aime pas » telle fille. D'abord la séparation entre « crâneuses » et « pas crâneuses », entre « celles qui se croient » parce qu'elles sont choisies pour danser aux fêtes, vont en vacances à la mer [...] Être crâneuse est un trait physique et social, détenu par les plus jeunes et les plus mignonnes [...] Dans la catégorie des pas crâneuses figurent les filles de cultivateurs, internes, ou demi-pensionnaires venant à vélo de la campagne avoisinante, plus âgées souvent redoublantes [...] Tout ce qui ressortit à la « cambrousse » est méprisé. Injure : « tu te crois dans une ferme ! » (H)

On peut constater d'emblée comment l'auteure a établi des focalisations sur sept mots (et énoncés) qui rendent transparente sa subjectivité : elle s'approche ou s'éloigne des classements communs et habituels à l'école. Il s'agit des mots qui, ayant marqué Ernaux, sont toujours là, dans sa mémoire. Ici, la voix plurielle de « l'étagement énonciatif » (Authier-Revuz) vient se superposer : d'un côté, la voix des deux groupes de l'école, chacun avec son jargon ; de l'autre côté, la voix de l'autrice, qui apporte des dénominations méconnues pour ses lecteurs, par lesquelles Ernaux prend soin d'expliquer à ses lecteurs leurs significations. Au moyen de ces exemples, les différences de classe éprouvées par l'auteure sont flagrantes à l'école. Il est intéressant de noter comment tous ces mots entre guillemets constituent des mots marquants auxquels elle a conféré un poids sémantique en tant que legs socioculturel de l'époque. C'est précisément son expérience à l'école privée et catholique qui lui fait découvrir, dans la honte, ces différences entre les élèves. Comme corollaire, elle prendra très tôt conscience des « différences culturelles entre les gens nés dans un milieu donné et ceux qui sont passés à un milieu social supérieur »,



a-t-elle déclaré (Ernaux 2021b). Elle met en évidence l'énoncé « tu te crois dans une ferme ! » en tant qu'injure dans ce contexte bourré de discriminations de classe (sociale). Le code typographique, qui accompagne cette injure, le situe dans des situations d'énonciation différentes : l'espace-temps de l'énonciateur et le texte ; l'espace-temps de l'auteure dans lequel elle s'adresse à ses destinataires. On voit ainsi comment l'hyperconscience linguistique affleure dans *La Honte* en tant que transposition des paroles marquantes intériorisées autrefois par l'auteure. La déchirure de sa transfugivité sociale a cristallisé une transfugivité *linguistique*. Son hyperconscience linguistique, *en tant qu'espace* hospitalier et contraint à la fois, dessine une frontière sociale et linguistique de la honte où le cheminement des mots marquants permet de déclencher l'affect des mots, car « les êtres rencontrés, ceux dont je me souviens, existent sous la forme de mots qu'ils ont dits » (2003 : 78), écrit Ernaux.

(3) Les deux grandes villes de *par chez nous*, Le Havre et Rouen, suscitent moins d'appréhension, elles font partie du langage de toute mémoire familiale, de l'ordinaire de la conversation. Beaucoup d'ouvriers y travaillent partant le matin et revenant le soir par « la micheline ». À Rouen, plus proche et plus importante que Le Havre, *il y a tout*, c'est-à-dire des grands magasins, des spécialistes de toutes les maladies, plusieurs cinémas, une piscine couverte [...]. À moins d'y travailler comme ouvrier sur un chantier de reconstruction, personne ne s'y rend vêtu en « tous-les-jours ». Ma mère m'y emmène une fois par an, pour la visite à l'oculiste et l'achat des lunettes. Elle en profite pour acheter des produits de beauté et des articles « qu'on ne trouve pas à Y ». On n'y est pas vraiment chez nous, parce qu'on ne connaît personne. Les gens paraissent s'habiller et parler mieux. À Rouen, on se sent vaguement « en retard », sur la modernité, l'intelligence, l'aisance générale de gestes et de paroles (H).

Le passage ci-dessus affiche cinq occurrences témoignant du phénomène de l'autonymie : quatre occurrences sont entre guillemets (« la micheline », « tous-les-jours », « qu'on ne trouve pas à Y », « en retard ») et deux italicisées (*par chez nous*, *il y a tout*). Cette dernière relève de « la modalisation autonymique » (on emploie un signe et on le cite à la fois) où la glose méta-énonciative (*c'est-à-dire*) permet à l'auteure d'éclairer sa signification faisant retour sur le mot lui-même (*il y a tout*). Ernaux fait porter l'attention de nouveau sur des unités qui relèvent de la classe (sociale) ouvrière, comme le terme « la micheline », qui, balisé par des guillemets, montre le nom du transport utilisé par les ouvriers. Le sentiment de honte, éprouvé par la classe sociale à laquelle appartenait l'auteure, émerge explicitement dans ce passage. Comme elle l'écrit, « il était normal d'avoir honte, comme d'une conséquence inscrite dans le métier de mes parents, leurs difficultés d'argent, leur passé d'ouvriers, notre façon d'être » (H). Comme corollaire, son écriture ne voile pas la honte et la tension ressenties par les gens de sa classe sociale. La citation ci-dessus montre ainsi la façon dont l'hyperconscience linguistique chez Ernaux traduit sa transfugivité linguistique au moyen du pointage mis en évidence par l'auteure.

(4) Tout le monde s'accorde à trouver laid et vieux le patois, même ceux qui l'emploient beaucoup, et qui se justifient ainsi, « on sait bien ce qu'il faut dire mais ça va plus vite comme ça ». Parler bien suppose un effort, chercher un autre mot à la place de celui qui vient spontanément emprunter une voix plus légère, précautionneuse. Comme si l'on manipulait des objets délicats. La plupart des adultes ne considèrent pas comme nécessaire de « parler français », seulement bon pour les jeunes. Mon père dit souvent « j'avions » ou « j'étions », lorsque je le reprends, il prononce « nous avons » avec affectation, en détachant les syllabes, ajoutant sur son ton habituel, « si tu veux », signifiant par cette concession le peu d'importance qu'a le beau parler pour lui. (H).

Les paroles du père sont littéralement citées dans ce passage. Pour mettre en évidence la classe sociale à laquelle elle appartenait, Ernaux montre une fois encore le patois que parle son père et dont elle s'éloigne. Pour afficher cet éloignement, elle effectue des focalisations sur les mots en reproduisant la façon dont le père conjugue les verbes erronément (« j'avions », « j'étions »). L'énonciation de l'auteure ne cache donc pas sa honte en érigeant une frontière linguistique à travers le pointage (les guillemets). Ce sont les mots marquants qui, balisés par le biais de l'autonymie, permettent à Ernaux de s'en éloigner.

L'étagement énonciatif ici montre la voix de « ceux qui l'emploient beaucoup » (57), la voix de son père, ainsi que la voix de l'auteure qui s'apprête à clarifier, à travers l'autonymie, la justification de l'emploi du patois. Sa transfugivité linguistique est le résultat de la « douleur dont on a honte, qu'on ne peut ni avouer ni expliquer à personne (2003 : 21), comme elle l'écrit dans *L'Écriture comme un couteau* : [...] un père, ancien ouvrier, patron d'un petit café-épicerie. Douleur sans nom, mélange de culpabilité, d'incompréhension et de révolte (pourquoi mon père ne lit-il pas, pourquoi a-t-il des « manières frustes », comme il est écrit dans les romans ?) (2003 : 21).

Le passage suivant témoigne de l'hyperconscience linguistique de l'auteure au moyen de la modalisation autonymique :

(5) En 52, j'écris en « bon français » mais je dis sans doute « d'où que tu reviens » et « je me débarbouille » pour « je me lave » comme mes parents, puisque nous vivons dans le même usage du monde. Celui que définissent les gestes pour s'asseoir, rire, se saisir des objets, les mots qui prescrivent ce qu'il faut faire de son corps et des choses (H).

L'emploi de l'autonymie est ici flagrant. Les mots entre guillemets se trouvent non pas en *usage* (où le mot renvoie au référent dont on parle), mais en *mention*, c'est-à-dire qu'on emploie des mots dont on parle à la fois. Revenir sur les paroles d'autrui comporte dans ce cas un rapprochement et une mise à distance à la fois. Ernaux évoque les deux mondes qui l'entourent, soulignant même l'hexis corporel à l'époque (Charpentier 2022), c'est-à-dire « les mots qui prescrivent ce qu'il faut faire de son corps et des choses », comme on peut lire dans le passage cité. Ernaux renvoie au « bon usage » de la langue française, au « bon français » qu'elle a appris à l'école, convoquant à la fois l'écart entre le patois et l'usage correct de la langue française. Les gloses méta-énonciatives (« mais je dis sans doute », « pour », « comme »), qui exhibent l'hyperconscience linguistique de l'auteure, permettent de rectifier la phrase correcte. Ce retour sur le signe lui-même (la modalisation autonymique) met en scène magistralement la *transfugivité linguistique* qui, à travers l'autonymie, lui permet de dresser la frontière sociale de la honte. La tension entre les deux mondes (le monde de l'école et des normes et le monde des gens de sa classe sociale) a abouti dans *La Honte* à une *transfugivité linguistique*, miroir de sa trahison de classe (sa transfugivité sociale). En dépit de cette trahison dont elle ne cesse de se culpabiliser, ces mots lui apporteront « une conscience claire des situations vécues. Il y a eu seulement la sensation de honte qui les a fixées hors de toute signification. Mais rien ne peut faire que je n'aie éprouvé cela, cette lourdeur, cette néantisation. Elle est la dernière vérité » (H).

(6) Nous sommes dans le monde de la vérité et de la perfection, de la lumière. L'autre est celui où l'on ne va pas à la messe, où l'on ne prie pas, le monde de l'erreur, dont le nom n'est prononcé qu'en de rares occasions, de façon claquante, comme un blasphème : l'école laïque. (« Laïc » était pour moi sans signification précise, synonyme vague de « mauvais ».) Tout est fait pour que notre monde se démarque de l'autre. On ne dit pas la « cantine » mais le « réfectoire », ni le « portemanteau » mais la « patère ». « Camarades » et « maîtresse » sentent le laïc, il convient de dire « mes compagnes » et « mademoiselle », appeler la directrice « ma chère sœur ». Aucune enseignante ne tutoie ses élèves et l'on dit « vous ». Dans la classe enfantine aux petites de cinq ans (H).

Comme le montre le passage ci-dessus, le langage cristallise la rupture entre les deux mondes : celui des normes de l'école et de la religion, constamment soumis au contrôle, qui refuse les usages linguistiques en vigueur dans l'environnement familial, et celui des gens de son milieu social ouvrier. Dans *La Honte*, la mère de la narratrice considère que la religion fera partie du « savoir, la culture, la bonne éducation. L'élévation, faute d'instruction, commence par la fréquentation de la messe, l'écoute du sermon » [...] (H). Une telle situation ne peut être racontée qu'au travers d'une mise à distance où le discours est susceptible de s'opacifier au moyen du mécanisme de la modalisation autonymique. Cette opacification volontairement assumée par Ernaux lui permet d'exhiber les écarts que risquent les mots ; ces écarts (et mises à distance) manifestent une frontière sociale et linguistique contre le langage des dominants. Raconter la honte qu'elle ne cesse de fuir ne sera possible qu'au moyen de ces mécanismes qui permettent de rectifier les mots « justes » du monde des dominants (on ne dit pas « x », mais « x »).

Ainsi le premier terme autonome (« laïque ») est-il considéré comme un blasphème, écrit Ernaux, à tel point qu'il n'était à peine prononcé. Ce retour sur le signe « laïque/laïc » est « en mention » et non pas en usage. L'énonciation fait usage d'un élément (*laïque*), mais en termes de J. Authier-Revuz, une glose méta-énonciative se réactive sur son usage standard par un commentaire sur le terme : « le nom n'est prononcé qu'en de rares occasions, de façon claquante, comme un blasphème ». De surcroît, en mettant en italiques ce même terme, l'auteure apporte la signification conférée (« était pour moi sans signification précise ») en lui ajoutant une autre glose méta-énonciative (« synonyme vague de "mauvais" »). D'autre part, lire « école laïque », c'est lire implicitement son contraire, « école catholique », avec la connotation attribuée que l'on connaît. Ce retour « en mention » sur le terme « laïque », au moyen d'un commentaire méta-énonciatif, témoigne d'une hyperconscience linguistique chez Ernaux.

### En guise de conclusion

Cet article a essayé de montrer l'hyperconscience linguistique dans *La honte* d'Annie Ernaux en tant que cristallisation des phrases marquantes intériorisées autrefois par l'auteure. L'introjection de ces mots percutants lui permettra très tôt de prendre conscience des différences de classe et des discriminations qui en découlent. Néanmoins, l'écriture lui a permis d'alléger le poids que ces mots ont laissé dans sa mémoire. En raison de son ascension intellectuelle, sa « conscience de classe » évolue vers une « conscience de trahison de classe » (une « transfugivité ») aboutissant à une hyperconscience linguistique. La langue de *La honte* traduit la conscience de la déchirure entre deux mondes différents : le monde du milieu ouvrier, auquel elle a appartenu, et le monde du milieu social intellectuel qu'elle a acquis moyennant ses études. C'est dans cet écart tensionné entre les deux mondes que l'auteure fait un usage fécond du phénomène de l'autonymie pour apaiser les tensions qui la tourmentent. Bien que ce phénomène discursif semble obéir à des raisons de didacticité et d'appropriation de la langue, on a pu constater qu'il permet de projeter magistralement l'image de son énonciateur. On ne parle en vain d'un mot, on parle d'un mot qui touche profondément l'énonciateur. Cette mise en scène de la *transfugivité linguistique* va au-delà de la focalisation discursive ; que ces ajouts revêtent d'un caractère métalinguistique, métadiscursif ou autonymique, les termes focalisés participent à une forme de dialogisme de la part de l'écrivaine avec soi-même ou avec l'autre absent. La frontière sociale et linguistique que l'autonymie construit permet à l'auteure d'apaiser non seulement ses tensions, mais sa honte et sa culpabilité. Ernaux insère au début du roman (*La honte*) une citation tirée de *L'invention de la solitude* de Paul Auster : « Le langage n'est pas la vérité. Il est notre manière d'exister dans l'univers » (H). On peut comprendre comment cet aphorisme prend ici tout son sens dans l'écriture d'Ernaux.

### Références

- ANOKHINA, O. & SCIARRINO, E., 2018. Plurilinguisme littéraire : de la théorie à la genèse. *Genesis*, 46, 11–34. <https://doi.org/10.4000/genesis.2554>
- ARRIVÉ, M., 2012. "Conscience de la langue" et inconscient chez Saussure. *La Célibataire revue lacanienne de Paris*, 24, 107–124. Available from: URL <https://shs.hal.science/halshs-00723355/document> (accessed on January 16, 2022).
- AUSONI, A., 2013. En d'autres mots. Écriture translingue et autobiographie. In A. Ausoni & F. Arribert-Narce (Eds.). *L'Autobiographie entre autres : écrire la vie aujourd'hui*. Oxford: Peter Lang, Modern French Identities, 63–84.
- AUTHIER-REVUZ, J., 2019. *La Représentation du discours autre*. Berlin/Boston: De Gruyter.
- AUTHIER-REVUZ, J., 1995. *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*. Tome I et II. Paris: Larousse.
- CHARPENTIER, I., 2022, October 25. Les transfuges de classe dans la littérature : le cas d'Annie Ernaux. *The Conversation*. Available from: URL <https://theconversation.com/les-transfuges-de-classe-dans-la-litterature-le-cas-dannie-ernaux-192653> (accessed on March 10, 2025).
- DELAVIGNE, V., 2000. Le double jeu de l'autonymie. In *Le fait autonymique dans les langues et les discours*. Paris: SYLED Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, 1–12. Available from: <https://hal.science/hal-00919527/document> (accessed on January 14, 2025).



- ERNAUX, A., 1997. *La Honte*. Paris: Gallimard. (Edition numérique, 2011 dont le numéro d'édition 238884.)
- ERNAUX, A., 2003. *L'Écriture comme un couteau*. Paris: Stock. Available from: URL <https://pdfcoffee.com/ecriture-comme-un-couteau-lx27-annie-ernaux-pdf-free.html> (accessed on October 20, 2024).
- ERNAUX, A., 2021a. Prix Nobel de littérature : Annie Ernaux, la voix des transfuges de classe. *20 minutes*. Available from: URL <https://www.20minutes.fr/culture/4004225-20221007-nobel-litterature-annie-ernaux-voix-transfuges-classe> (accessed on January 15, 2025).
- ERNAUX, A., 2021b. Annie Ernaux : "peut-être étais-je là pour cela". *Swiss Life*. Available from: URL <https://www.swisslife.com/fr/home/blog/interview-annie-ernaux.html> (accessed on March 20, 2025).
- FRANCECULTURE, 2021, November 22. Transfuges de classe. À l'origine était... Annie Ernaux. *RadioFrance*. Available from: URL <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-grande-table-idees/transfuges-de-classe-a-l-origine-etait-annie-ernaux-4751566> (accessed on January 15, 2025).
- GAUVIN, L., 1997. *L'Écrivain francophone à la croisée des langues*. Paris: Karthala.
- GAUVIN, L., 2004. L'hospitalité dans le langage ou la bi-langue de Khatibi. In L. Gauvin, P. L'Hérault, & A. Montandon (Eds). *Le Dire de l'Hospitalité*. Clermont-Ferrand: Presses universitaires Blaise Pascal, 75–86.
- GAUVIN, L., 2023. *Des littératures de l'intranquillité*. Paris: Karthala.
- GOMBERT, J.-E., 1990. *Le développement métalinguistique*. Paris: Presses Universitaires de France.
- LACAN, J., 2011. *Le Phénomène lacanien* (texte établi par J.-A. Miller). Nice: Section clinique de Nice.
- LACAN, J., 2005. *Le Séminaire, livre XXIII, Le Sinthome* (texte établi par J.-A. Miller). Paris: Seuil.
- MILLER, J.-A., 2024. Phrases marquantes en psychanalyse. *54<sup>e</sup> journée de l'École de la Cause freudienne*, 15–17/11/2024. Available from: URL <https://www.youtube.com/watch?v=1DkgWWPrmvc> (accessed on November 23, 2024).
- REY-DEBOVE, J., 1997. *Le Métalangage : étude linguistique du discours sur le langage*. Paris: Colin/Masson.

Maribel Peñalver Vicea : professeure de linguistique, Professeure à l'Université d'Alicante.